

Où vivre sa vieillesse ?

Jacques Barou *

**Où vivre sa vieillesse
quand on est femme
et immigrée ?
En France
et auprès des enfants,
si possible,
mais surtout
dans un cadre de
vie convivial
et adapté aux ressources.**

Il est aujourd’hui temps de poser la question des lieux de vieillissement des immigrés en dehors du cadre habituel des hommes seuls vivant en foyers ou en garnis qui ont constitué jusque là l’objet prioritaire des études sur le vécu de la vieillesse chez les immigrés. De plus en plus le problème du vieillissement touche les couples et un nombre accru de femmes seules. En toute logique démographique, leur nombre devrait s’accroître dans l’avenir du fait des veuvages, voire des divorces qui concernent aujourd’hui de plus en plus souvent les populations parvenues au seuil de la vieillesse. Dans quels lieux ces femmes vont-elles vivre leurs dernières années quand elles commenceront à rencontrer des difficultés pour se maintenir dans leur logement ?

Vieillir en France et auprès des enfants

On sait qu’elles sont encore moins que les hommes tentées par le retour au pays de manière définitive et cela toutes origines confondues comme l’a bien fait ressortir l’enquête « Passage à la retraite des immigrés » conduite par la cellule recherche de la CNAV. Les raisons qu’elles avancent pour expliquer ce refus du retour sont liées au fait qu’elles tiennent d’abord à rester auprès de leurs enfants et petits enfants qui sont installés en France et auxquels elles rendent encore de nombreux services. Elles rencontrent aussi plus de difficultés que les

* CNRS, Grenoble

hommes à se réadapter à un environnement qui ne fait pas la part belle aux femmes, que ce soit sous l'angle des conditions matérielles ou sous celui de la vie sociale.

Celles qui vivent en famille écartent la plupart du temps toute idée de recourir à des établissements spécialisés pour personnes âgées car elles comptent beaucoup sur leurs enfants, comme l'exprimait bien cette femme algérienne, interviewée il y a une dizaine d'années :

« On ne pourrait pas rentrer en Algérie. On n'a pas de maisons là-bas. On préfère rester ici. J'ai entendu parler des maisons de retraite mais je ne veux pas y aller. Si ça allait vraiment pas, j'irai habiter chez ma fille. »

Rien ne prouvait que la fille en question veuille bien accueillir sa mère. La situation des jeunes issus de l'immigration n'est pas spécialement brillante sur le plan économique. Les comportements évoluent vers un individualisme plus marqué. Dans les pays du Maghreb, on observe l'amorce d'un relâchement de la solidarité intergénérationnelle, surtout dans les classes moyennes. On n'en est pas encore à construire des résidences pour personnes âgées mais un nombre croissant de vieillards se retrouvent seuls.

Comme c'est le cas dans d'autres circonstances, les immigrés de la première génération ont gardé une image de leur culture d'origine qui ne correspond plus à la réalité actuelle. Ils ont tendance à penser que les valeurs centrales de cette culture : respect des anciens, cohésion familiale, entraide intergénérationnelle, valeurs reflétant le fonctionnement d'une société rurale aujourd'hui en voie d'extinction, vont perdurer dans l'immigration. Le décalage entre leurs représentations du pays d'origine et sa réalité actuelle n'est pas seul responsable de cette illusion. Aujourd'hui, la situation

difficile de nombreux jeunes immigrés les amènent à rester près de leurs parents car ils ont besoin d'eux pour des raisons économiques. Cette proximité obligée fait croire aux anciens qu'ils pourront toujours compter sur la présence de leurs jeunes et sur leur aide en cas de diminution de leur autonomie.

Depuis ces premières études sur les lieux de vieillissement des femmes appartenant aux courants migratoires des années 1980-1990, essentiellement maghrébines et turques, les choses n'ont guère évolué. Si la proximité entre générations est encore souhaitée par les femmes âgées, il ne semble pas que l'hébergement chez les enfants soit très répandu comme solution au problème de l'isolement et des effets de la vieillesse. Les études réalisées à l'occasion des opérations de renouvellement urbain qui ont touché un certain nombre de quartiers d'habitat social ont montré que les femmes âgées qu'elles vivent encore en couples ou qu'elles vivent seules souhaitaient garder un logement autonome et se rapprocher si possible de celui de leurs enfants à l'occasion des déménagements occasionnés par ces opérations.

La question de la perte du lien communautaire due aux déplacements imposés n'est que rarement mentionnée par les personnes interrogées. La plupart du temps, il n'y a pas de véritable vie communautaire dans les quartiers. Les familles ne fréquentent, parmi leurs coreligionnaires ou leurs compatriotes, que ceux qui ont des liens familiaux assez étroits avec eux. Il peut y avoir aussi des liens intergénérationnels avec des personnes qui appartiennent à d'autres communautés, quand les rapports de voisinage ont été assez longs pour favoriser des échanges de services et permettre le développement de liens affectifs. C'est plutôt la perte de ces liens

de type familial que l'on redoute avant la rénovation ou que l'on déplore parfois après. Les femmes immigrées âgées et seules tissent parfois des liens avec une famille d'origine différente et échangent avec celle-ci divers types de services. D'un côté on garde les enfants où on va les attendre à l'école. De l'autre, on aide pour les courses, les papiers à remplir, quelquefois pour le ménage. Cette relation peut permettre un maintien à domicile sans trop de risques de personnes qui sans cela seraient sujettes à des états dépressifs et ressentiraient durement leur manque d'autonomie.

Ces petits arrangements entre voisins ou les autres formes d'entraide intergénérationnelle conviennent à des personnes qui ne sont pas encore trop avancées en âge. Inévitablement la question du passage en institution spécialisée se posera quand ces femmes qui sont encore dans le début de la vieillesse seront atteintes par les difficultés du grand âge.

Dans les institutions

Pour l'instant les immigrés âgés qui vivent en EHPAD ou autres catégories de maisons de retraite sont surtout des Européens. Cela ne signifie pas que leur prise en charge doive se faire de façon indifférenciée par rapport à la masse des résidents de ces établissements. La majorité d'entre eux a connu une trajectoire professionnelle et familiale qui ne diffère pas beaucoup de celles des Français appartenant aux mêmes milieux sociaux. Mais, avec l'âge, l'attachement à la culture d'origine se renforce souvent, posant quelques problèmes au personnel employé dans ces structures. Certaines personnes âgées oublient le français et ne s'expriment plus que dans leur langue maternelle, créant ainsi des problèmes de communication avec le personnel. Beaucoup s'attachent à une pratique religieuse intense, associant

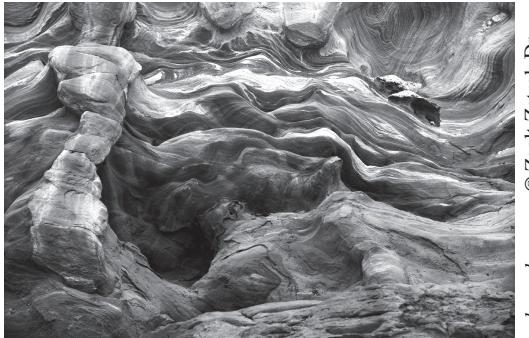
catholicisme populaire et superstitions rurales que les soignants ont du mal à comprendre, étant souvent peu familiers avec les questions de croyances et de rituels. On sait en fait aujourd'hui peu de choses sur les besoins de cette population que les représentations communes associent trop rapidement à une population européenne indifférenciée.

La perception de l'altérité culturelle est plus évidente pour les personnes qui proviennent d'Afrique ou d'Asie. Les maisons de retraite ont su, comme les écoles et les hôpitaux, s'adapter aux exigences de la religion musulmane sur le plan alimentaire mais restent quelque peu démunies par rapport à des attentes qui tiennent quelquefois plus du mode de vie que de la culture. Est-ce d'ailleurs bien la « culture » ou tout au moins les représentations que l'on peut en avoir qui freine l'accès des immigrés âgés aux structures spécialisées ?

Plusieurs observations empiriques ont souligné les difficultés d'organiser des activités mixtes en milieu immigré. Cela signifie-t-il que la mixité des maisons de retraite puisse être la cause des réticences des hommes comme des femmes immigrés à y résider ?

D'autres observations empiriques tendent à montrer que des femmes immigrées vieillissantes peuvent se trouver à l'aise dans un milieu mixte voire même dans un milieu essentiellement masculin.

Lors d'une enquête conduite en 2007 dans les foyers Adoma, nous avons rencontré dans un établissement situé à Marseille une femme algérienne de 72 ans, veuve et bénéficiant pour vivre d'une modeste pension de réversion. Venue tardivement en France pour s'occuper de son mari gravement malade, elle avait pu, après le décès de celui-ci, obtenir une chambre dans une résidence Adoma parmi les plus



coloured canyon © Zsolt Zatrok Dr.

appréciées des retraités. Elle y vivait exactement comme les hommes retraités qui étaient ses voisins dans la résidence et avait les mêmes points de vue qu'eux sur la nécessité de rester en France pour des raisons d'argent et de santé. Elle formulait le même jugement critique sur l'évolution de son pays d'origine. Comme la plupart d'entre eux, elle n'envisageait pas de rentrer définitivement au pays, sauf si elle perdait son autonomie. Ce type de résidence présentait pour elle l'avantage d'allier intimité et sociabilité. Habitant une petite chambre de 10 m² qu'elle avait aménagée coquettement mais sobrement, elle exprimait un grand contentement par rapport à cet environnement.

« Moi, je suis très bien tombée. Mes voisins sont très respectueux. Ils ne fument pas. Ils ne boivent pas. Nous vivons comme frères et sœurs. Nous buvons parfois le café ensemble mais chacun fait sa popote sauf de temps en temps quand on décide de manger un couscous. On se cotise et je le fais bien sûr... En exil, nous sommes tous égaux. Je me sens comme une ouvrière au milieu de ces anciens ouvriers. Je partage leurs souffrances et leur nostalgie du pays. J'ai la chance de ne pas être gravement malade mais comme eux, j'ai la maladie de l'exil qui ronge intérieurement comme un cancer. Je paye l'assurance retour car la mort ne prévient pas. Mais chaque fois que je fais mes cinq prières, je demande à

Dieu de m'envoyer là-bas quand j'y vais chaque année un mois. Ce serait l'idéal. Si je perds la boule ou si je ne suis plus autonome, je rentre définitivement. »

Ayant 4 enfants dont une installée en France et les trois autres en Algérie, elle aurait pu aller habiter chez l'un d'entre eux mais elle s'y refusait afin de ne pas être une charge pour eux et de garder aussi sa tranquillité. C'est même elle qui aide ses enfants.

« Je préfère vivre encore quelques années si Dieu le veut. Mes enfants ont besoin de l'argent que je leur envoie. ... La dernière fille est à Paris mais divorcée. Elle travaille dur pour nourrir ses enfants. Les autres sont en Algérie. Le garçon bricole. Des fois il travaille, des fois non. Je dois les aider... »

Son profil est somme toute très proche de celui des hommes immigrés retraités et cela explique qu'elle se sente si à l'aise parmi eux.

Aujourd'hui, les femmes immigrées ne semblent pas tentées par la vie chez leurs enfants, que ce soit en France ou dans leur pays d'origine. Comme de nombreux retraités de toutes origines, elles souhaitent pouvoir disposer d'un cadre de vie adapté à leurs possibilités financières auprès de personnes avec lesquelles elles puissent entretenir des rapports de convivialité tout en conservant un espace autonome. Il n'y a pas à ce niveau de refus systématique de la mixité ni de demande particulièrement spécifique, si ce n'est celle de ne pas voir leurs ressources trop amputées par le coût de la prise en charge afin de continuer à aider des enfants qu'elles jugent souvent comme étant toujours dans le besoin ■